

#### DU MÊME AUTEUR

- Corps et sociétés. Essai d'anthropologie et de sociologie du corps*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1985 (épuisé).
- Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990 (coll. « Quadrige », 2000).
- Passions du risque*, Paris, Métailié, 1991 (coll. « Suite sciences humaines », 2000).
- Des visages. Essai d'anthropologie*, Paris, Métailié, 1992 (coll. « Suite », 2003).
- La sociologie du corps*, Paris, PUF, « Que sais je ? », 1992 (4<sup>e</sup> éd. corrigée, 2002).
- La chair à vif. Usages médicaux et mondains du corps humain*, Paris, Métailié, 1993.
- La sociologie du risque*, Paris, PUF, « Que sais je ? », 1995 (épuisé).
- Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié, 1995.
- Du silence*, Paris, Métailié, 1997.
- Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*, Paris, Armand Colin, 1998 (Petite Bibliothèque, Payot, 2004).
- L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.
- Éloge de la marche*, Paris, Métailié, 2000.
- Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2002.
- Signes d'identité. Tatouage, piercing et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.
- La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003.
- Le théâtre du monde. Lecture de Jean Duignaud*, Québec, Presses Universitaires de Laval, 2004.
- Déclinaisons du corps*, entretiens avec Joseph Levy, Montréal, Liber, 2004.

#### SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

- L'aventure. La passion des détours*, Paris, Autrement, 1995.
- L'adolescence à risque. Le corps à corps avec le monde*, Paris, Autrement, 2002 (Pluriel, 2003).

David Le Breton

## L'interactionnisme symbolique



QUADRIGE / PUF

personnelles, au fait d'être un homme ou une femme, jeune ou âgé, etc. L'existence commune est un immense processus de communication, puisque communiquer c'est d'abord échanger du sens en échangeant du lien. Le symbolique en est la matière première. La connaissance du langage, le partage d'un code, n'implique pas seulement une pensée commune, mais aussi une série d'attitudes envers le monde, des dispositions mutuellement prévisibles. Le lien social est un débat autour de la définition des situations, c'est-à-dire autour des significations attribuées par les uns et les autres. Les épisodes de l'interaction en traduisent les péripéties. Un schizophrène enfermé dans sa perspective demeure dans l'insaisissable de ses comportements ou de ses propos à moins de prendre un point de vue clinique, il rompt avec la trame commune du sens et devient imprévisible. La définition de la situation pour ne pas produire le chaos ou le conflit implique un minimum de connivence, de valeurs et de significations communes. Mais ces dernières ne sont pas une garantie car les interprétations d'une même situation peuvent diverger et créer des tensions. Les individus ne vivent pas toujours dans les mêmes dimensions du réel, ils s'inscrivent dans des mondes sociaux, des provinces de significations susceptibles d'aboutir à des conflits d'interprétation.

À chaque instant les partenaires d'une interaction évaluent les circonstances et se positionnent mutuellement, en un jeu de réévaluation et de réajustement réciproque. Chacun réagit selon l'interprétation qu'il opère des comportements de ceux qui l'entourent. La situation ne cesse de se redéfinir, connaissant parfois des rebondissements inattendus. H. Blumer parle ainsi d'« action jointe » pour traduire l'imbrication des perspectives qui s'actualisent en une séquence d'interaction. Les points de vue des uns et des autres se conjuguent pour produire le réel avec son dosage de compromis. La signification d'un objet ou d'une situation ne réside jamais en eux-mêmes mais dans les définitions ou les débats qui les visent. Le sens est ce processus qui se joue en permanence entre les acteurs.

## **L'interaction**

L'interactionnisme ne prend pas l'individu comme principe d'analyse, mais raisonne en termes d'actions réciproques, c'est-à-dire d'actions qui se déterminent les unes les autres. Une interaction est

un champ mutuel d'influence. Le social n'y est pas une donnée préexistante aux acteurs, mais une « mise en forme » commune (Simmel), un « ordre négocié » (Strauss). L'interactionnisme considère la société comme une structure vivante en permanence en train de se faire et de se défaire. L'architecture infinie du quotidien telle que les acteurs la tissent est le terreau de l'interactionnisme. « Il y a une société, au sens large du mot, partout où il y a action réciproque des individus. Depuis la réunion éphémère de gens qui vont se promener ensemble jusqu'à l'unité intime d'une famille ou d'une guilde du Moyen Âge, on peut constater les degrés et les genres les plus différents d'associations (...). Pour un regard qui pénétrerait le fond des choses, tout phénomène qui paraît constituer au-dessus des individus quelque unité nouvelle et indépendante se résoudrait dans les actions réciproques échangées par les individus » (Simmel, 1981, 165-174). La société est un réseau d'innombrables acteurs à travers un tissu de sens et de valeurs plus ou moins partagées ou conflictuelles. Toute institution se réduit à une somme d'interactions. L'appréhension du social dans l'interactionnisme passe par la concrétude des relations interindividuelles.

Les interactions ne sont pas des processus mécaniques se greffant sur des statuts et des rôles. Le fait d'être avocat et client, par exemple, donne seulement un cadre formel à l'action, il ne dit rien sur le déroulement de l'interaction. Il reste muet sur le style de l'avocat, celui du client, la nature de leur rencontre, la somme de routines ou de surprises qui apparaîtront, etc. « Les acteurs "jouent leur rôles", mais comment ? Les termes "jouer" ou "mimer un rôle" ont un pouvoir suggestif, mais n'embrassent ni la complexité, ni l'évolution par phases de l'interdépendance, et ne prennent pas en compte les résultats vraiment surprenants du drame interactionnel. Le modèle de l'interaction par jeu de rôle fournit cependant un bon point de départ pour étudier ce qui se passe quand deux personnes parlent et agissent en face à face » (Strauss, 1992, 59). L'interaction ne s'établit pas dans les limbes, elle implique des acteurs socialement situés et elle se déroule à l'intérieur de circonstances réelles : une rue, la salle d'un café, une boutique, un compartiment de train ou une organisation : la cafétéria d'une entreprise ou le bureau d'un cadre, etc. Toute interaction est un processus d'interprétation et d'ajustement et non l'actualisation mécanique d'une conformité. H. Becker suggère que le problème à étudier pour le sociologue est de savoir « comment les gens parviennent à s'entendre sur une définition qui leur permet de mener à bien leurs tâches pratiques, qu'il



s'agisse du maintien de l'ordre social, de la création et de l'expérience artistique ou de la production de la science et de l'utilisation de ses résultats » (1985, 243). Une interaction est simultanément structurée et imprévisible en ce qu'elle implique une relation entre deux ou plusieurs personnes dont nul ne connaît à l'avance les épisodes. Indéterminée dans son mouvement, elle s'établit néanmoins sur un canevas d'attentes mutuelles.

Les interactionnistes ne pensent nullement les relations sociales en termes de cordialité ou de transparence. Ils prennent acte de l'ambivalence des sentiments, des exclusions, des mépris, etc. ; les interlocuteurs peuvent se tromper sur le sens d'une parole ou d'un geste, témoigner de valeurs antagonistes, etc., mais leur réflexivité les amène à saisir suffisamment les logiques de comportements, même en les contestant. Comprendre n'est jamais univoque mais toujours emporté dans l'affectivité et l'interaction. Le lien social n'est pas une affaire de vérité mais de significations où il suffit à l'individu et à son public de disposer d'indications suffisantes pour interagir. La parité des significations ne s'impose nullement.

L'individu attribue du sens à ses actions, à leurs retentissements, il interprète aussi celle des autres et il agit en conséquence. Le monde social de l'interactionnisme est d'abord le monde de l'autre. Nombre de sociologues ont insisté sur la réciprocité des perspectives comme une condition nécessaire au fait d'être un acteur social. Réciprocité ne voulant pas dire qu'il s'agit d'atteindre par empathie une vérité des intentions de l'autre, mais simplement une capacité à évaluer de manière plausible les raisons de ses comportements afin de pouvoir s'ajuster à lui. Cette attitude permet un mode d'emploi à la fois moral et pratique pour se comporter en public. Elle est nécessaire au bon déroulement des relations sociales. Si l'individu ne pouvait se mettre à la place de l'autre, son action serait en permanence paralysée, figée dans l'autisme. Dans le moindre de ses comportements s'impose une prévision relative de la manière dont les autres vont réagir. Qu'il entre dans une boutique ou annonce à ses collègues qu'il vient d'achever son travail, qu'il traverse la rue ou parle à des amis, il effectue à chaque instant une multitude d'inférences sur les attitudes des uns et des autres et il s'ajuste à ce qu'il en présage. Inversement en voyant les autres agir à son propos, il n'ignore pas la gamme des comportements que ceux-ci attendent en retour.

La négociation formelle ou informelle est une modalité de l'interaction dans la vie sociale. Même si, pour changer les manières de faire de l'autre, la contrainte, la manipulation, la force, la séduc-

tion, etc., sont toujours possibles. Dans toute trame sociale, même dictatoriale, une marge de négociation demeure entre les partenaires qui trouvent un compromis provisoire les autorisant à reconnaître mutuellement leurs positions (Strauss, 1978).

Pour Woods (1990) la négociation est le principe informel mais efficace des échanges entre les élèves et les enseignants. Une sorte de contrat est passé au-delà des mots, alimentant les manières d'être des uns et des autres. Dans une même salle de classe certaines interactions se déroulent, en parallèle ou en concurrence au discours de l'enseignant, mais elles impliquent une discrétion qui ne dérange pas le cours. La plupart du temps les élèves sont assez habiles pour mener leurs affaires personnelles sans déranger le cadre de la classe, sensibles à la fois à la règle édictée tout en n'y souscrivant que de manière détendue. À moins qu'ils n'entendent délibérément en perturber le déroulement. Un enseignant confronté à des élèves difficiles est dans la nécessité de doser avec justesse ses réactions. S'il n'est pas cohérent dans sa démarche, s'il ne reconnaît pas le travail fourni, s'il est trop sévère, s'il porte des jugements sur la tenue, le style vestimentaire qui ne sont pas censés le concerner, il s'expose à des ruptures de collaboration : chahuts, retards, provocations, railleries, etc. Toute surenchère punitive de l'enseignant pousse l'élève à aller plus loin. Un mouvement de réciprocité pour le meilleur ou pour le pire, un ordre négocié, non dit, enveloppent les limites de ce que les uns et les autres s'autorisent.

L'interaction n'englobe pas seulement les acteurs en coprésence, mais une multitude d'autres, invisibles, qui imprègnent leur rapport au monde. Aucun homme n'est une île. Le personnage que nous construisons socialement est sous le regard des innombrables autrui qui nous accompagnent physiquement ou moralement. La comédienne Simone Signoret pouvait ainsi déclarer avoir accompli toutes les actions de son existence sous le regard des quatre ou cinq personnes, vivantes ou disparues, ayant compté pour elle et dont la conscience continuait à l'habiter. Une sorte d'auditoire fantôme hante toute interaction. En outre chaque acteur représente diffusément un groupe : celui des hommes ou des femmes, une classe sociale, une classe d'âge, une appartenance régionale, ethnique, une école de pensée, etc., qui conditionne la conduite de l'interaction.

Strauss souligne que toute interaction est imprégnée d'un flux d'imagination. Nous sommes en permanence traversés d'un rêve éveillé qui ne se soucie guère du principe de réalité. Tout rapport au monde est mêlé à une imagination jamais en repos. Nous anticipons



la rencontre à venir, nous la répétons parfois si elle est dotée d'un enjeu important. Nous la revivons ensuite en fantasmant sur les tournures qu'elle aurait pu ou dû prendre. Et au moment même où elle se déroule la dimension visible de l'interaction est doublée par le rêve éveillé, strictement intime, souvent incommunicable, qui anime les différents épisodes de l'échange. Ce courant ininterrompu de la conscience participe de la trame de sens qui conditionne l'interaction, même s'il échappe à l'investigation du sociologue, voire à l'individu lui-même (Strauss, 1992, 68 sq.).

Le social est un processus en marche, non la satisfaction de normes prégnantes dictant la conduite des individus sans leur laisser d'initiatives. La définition de soi se remanie à tout moment. L'interaction est une réciprocité en mouvement, un enchaînement d'émotions et de pensées dans un jeu de miroir. Strauss parle de son aspect « cumulatif et évolutif » qui n'est pas l'addition de l'apport des acteurs, mais une ligne singulière, indéfinie. Le rythme peut en être régulier, tranquille, ou connaître des cassures ou des accélérations en cas de tensions.

L'interaction n'est pas seulement verbale, elle ne consiste jamais en un seul échange de propos, elle implique également une symbolique corporelle. Et la dialectique entre parole et signes du corps est propice à malentendus. « Même si un individu peut s'arrêter de parler, il ne peut cesser de communiquer à travers un idiome corporel ; soit il dit quelque chose de vrai ou de faux, mais il ne peut pas ne rien dire. Paradoxalement, la manière dont il donne la moindre somme d'informations sur lui, même si c'est toujours appréciable, est de se confondre et d'agir comme les personnes de son type sont censées le faire » (Goffman, 1963, 35).

Les regards, les mimiques, les gestes, les postures, la distance à l'autre, la manière de le toucher ou de l'éviter en lui parlant, sont les matières d'un langage écrit dans l'espace et le temps, ils renvoient à un ordre de sens. Ces signes prolongent de leurs indications celles procurées déjà par la voix. Même si la parole se tait, les mouvements du visage et du corps demeurent et témoignent des significations inhérentes au face-à-face ou à la situation. Ils participent d'un ordre symbolique, ils sont les signes d'une expressivité qui se donne à voir, à comprendre, ou qui se laisse supposer dans la mesure où elle n'est jamais tout à fait transparente à sa signification. Jamais neutres, ils manifestent une attitude morale devant le monde, et ils donnent chair au discours et à la rencontre. L'échange de sens doit autant aux signes du corps qu'à ceux du langage. Aucune parcelle de

l'homme n'échappe à l'affirmation de son affectivité. Comprendre la communication, c'est aussi comprendre la manière dont le sujet y participe de tout son corps (Le Breton, 1992, 1998).

Étymologiquement *gestus* est construit sur la racine *gerer* qui signifie « faire » et « porter ». Quand nous disons de quelqu'un qu'il a « fait un geste » en faveur d'un adversaire ou d'une cause particulière, nous entendons par là que le geste n'est pas une gesticulation dénuée de sens, mais qu'il remplit une fonction signifiante et participe à l'efficacité symbolique qui préside à toute action, celle de mouvoir le monde avec des signes. Le geste est une figure de l'action, il n'est pas un accompagnement décoratif de la parole. L'éducation façonne le corps, modèle les mouvements du visage, enseigne les manières d'énoncer une langue, elle fait des mises en jeu de l'homme l'équivalent d'une mise de sens à l'adresse des autres. Elle suscite l'évidence de ce qui est pourtant socialement construit. L'individu l'oublie mais les paroles ou les gestes qu'il produit inconsciemment ont été modelés par ses relations aux autres. Il fait corps à sa parole, il saisit le propos et les mouvements des autres s'ils appartiennent à son groupe, même s'il ne sait pas toujours analyser avec recul sa propre gestualité ni expliquer comment il a pu sentir chez l'autre un désaccord, par exemple, entre son énoncé et son expression corporelle.

La scène de l'interaction dessine une figuration symbolique des corps dans l'espace. Elle évoque une chorégraphie où les mouvements réglés des partenaires s'appellent et se répondent subtilement créant un rythme, une cohérence. Les propos, les tours de parole, les déplacements, les gestes, les mimiques s'accomplissent en synchronie, le changement de position de l'un entraînant celui de l'autre dans une sorte d'accompagnement inconscient. Une interaction est une forme d'homéostasie qui maintient au sein d'un univers de sens une interdépendance des acteurs en présence.

Les gestuelles se modulent dans une sorte de processus en miroir, un tempo commun. Les rites de salutation ou de prise de congé sont une illustration de ce mouvement de va-et-vient de propos, de silences et de gestes dans l'évidence de mouvements qui se répondent avec une précision horlogère. Un tissu de sens et de gestes unit les partenaires dans une composition mutuelle tramée dans la symbolique sociale et à laquelle chacun apporte sa contribution. L'annonce de la fin de l'échange se traduit par une parole plus hésitante, des regards qui s'évadent, des mouvements de retrait, une intonation particulière, etc. Lentement les corps se déprennent de leur mutuelle

dépendance symbolique. Après l'ultime et brève recomposition de leur harmonie au moment de prendre congé, la séparation des acteurs induit la rupture de la fragile synchronie gestuelle antérieurement nouée.

Ces comportements réglés se retrouvent même dans le conflit ou l'affrontement physique, mettant en jeu une autre forme de réciprocité. Le corps à corps compose une interdépendance symbolique qui rend solidaires dans leur violence les mouvements de l'un et de l'autre des adversaires. L'agressivité suscite parfois une attitude complémentaire de soumission marquant l'ascendance d'un individu sur un autre, et notamment l'imposition d'un rythme et d'une ligne de sens. Si l'enchevêtrement symbolique est perturbé par une rupture dans le système d'attente mutuelle, le malaise apparaît. Ainsi une main tendue pour saluer qui ne rencontre pas celle du partenaire, distrait par autre chose. De même un trait d'humeur projette une brève turbulence dans la réciprocité rituelle. Le désintérêt ou la hâte d'en finir chez l'un des partenaires se traduit par une dysharmonie des mouvements, des décalages dans le *tempo* de l'échange, qui aboutissent à l'inconfort de l'interaction et précipitent sa conclusion.

### **L'imposition de statut**

Le moment de l'imposition d'un statut traduit la perte d'autonomie d'un acteur dont l'existence est alors régie par les autres (Strauss, 1992, 80 sq.). Toute interaction implique pour lui le risque de se voir condamné à un rôle dont il n'est pas maître, par le bas à travers l'humiliation, l'avilissement, le dénigrement, la stigmatisation, ou par le haut à travers l'idéalisation, l'exaltation, l'héroïsation, etc. Il provoque l'exil, la quarantaine, la déportation. L'individu perd dès lors le contrôle des significations, il entre dans la sphère d'influence des autres. Ce n'est plus lui qui définit la situation. Garfinkel décrit les conditions d'une cérémonie efficace de dégradation (1986). L'individu est englué dans un statut imposé dont il peine à se défaire. Ainsi de l'appartenance dite « raciale » aux États-Unis qui engage d'emblée un statut défini. « L'interaction véhicule la potentialité d'imputer sciemment ou non – aux autres ou à soi-même – d'innombrables mobiles et particularités. On peut dire par conséquent, que la nature même de l'interaction est la prescrip-